

Autrichiens hâtaient le pas pour les joindre ; leur armée d'Italie se réunissait aux Sardes sur les Alpes. Les Russes forçaient de marche, et traversaient déjà la Franconie et la Saxe. Un million d'hommes enfin s'apprêtait à fondre sur la France ; on eût dit que la coalition avait le secret de Cadmus pour faire sortir des soldats des entrailles de la terre.

Travaux de défense à Paris et à Lyon.

Quelque activité que l'on mit à réorganiser l'armée et la défense des frontières, Napoléon devait craindre que les armées de l'Europe ne fussent beaucoup plus nombreuses que les siennes, si les hostilités commençaient avant le mois d'août ; c'eût été alors sous Paris et sous Lyon que se seraient décidés les destins de l'empire.

Plus d'une fois il avait eu l'idée de fortifier les hauteurs de Paris : la crainte de jeter l'alarme dans le pays et les événements qui se pressaient l'en empêchèrent. Il y avait deux moyens de le faire : le premier, en construisant sept ou huit grands forts sur les points capitaux de cette enceinte ; si ces forts n'empêchaient pas absolument de pénétrer jusqu'aux murailles, et même d'en forcer l'entrée pour occuper la ville, il faudrait une armée bien considérable pour tenter l'aventure, pour peu qu'il existât encore un noyau d'armée française qui pût venir prendre part à la défense. Outre cela, en dominant la navigation de la Seine, et battant les avenues principales, ces forts rendraient l'approvisionnement de Paris très-difficile pour l'ennemi qui oserait y tenir. Enfin, on pouvait

encore lier ces forts entre eux par des retranchements passagers.

L'autre moyen était de mettre toute l'enceinte à l'abri d'un coup de main avec des ouvrages de campagne. L'Empereur lui donna la préférence, parce qu'il demandait moins de temps. Il pensait « qu'une grande
« capitale renferme l'élite de la nation, qu'elle est le
« centre de l'opinion, le dépôt de tout, et que c'est
« la plus grande des contradictions que de laisser un
« point aussi important sans défense immédiate. Aux
« époques de malheurs et de grandes calamités, les
« États manquent souvent de soldats faits, mais jamais
« d'hommes pour la défense de leurs murailles. Cin-
« quante mille gardes nationaux, avec 2 ou 3,000
« canonniers, défendent une capitale fortifiée contre
« une armée de 200,000 hommes. Ces 50,000 hommes,
« en rase campagne, s'ils ne sont pas des soldats
« aguerris et commandés par des officiers expéri-
« mentés, seront mis en déroute par une charge de
« quelques milliers de chevaux. Paris avait dû plu-
« sieurs fois son salut à ses murailles; si, en 1814,
« il eût été mis en état de résister seulement huit
« jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eu sur
« les événements du monde? Si, en 1805, Vienne eût
« été bien armée et mieux défendue, la bataille d'Ulm
« n'eût pas décidé de la guerre; Austerlitz n'aurait
« jamais eu lieu. Si, en 1806, Berlin eût été fortifié,
« l'armée battue à Iéna s'y fût ralliée, et l'armée
« russe l'y eût rejointe. Si, en 1808, Madrid avait
« été fortifié, l'armée française après les victoires
« d'Espinosa, de Tudela, de Burgos et de Somo-
« Sierra, n'eût pas osé marcher sur cette capitale, en

« laissant derrière elle l'armée anglaise et l'armée espagnole vers Salamanque et Valladolid. Enfin, ce furent les fortifications de Vienne qui sauvèrent deux fois l'Europe du sabre des Musulmans. » On chargea donc le général Haxo de fortifier Paris. Cet habile ingénieur fit retrancher les hauteurs situées au nord, depuis Montmartre jusqu'à Charonne, acheva le canal de l'Ourcq, de manière à couvrir la plaine entre la Villette et Saint-Denis. Cette ville devait être retranchée et couverte par les inondations du Rouillon et du Crou. Du pied occidental de Montmartre partait une ligne de retranchements qui s'appuyait à la Seine au-dessus de Clichy; à l'extrémité orientale, le parc de Bercy, les espaces entre Vincennes et Charonne furent également couverts. Ces ouvrages furent armés de 700 pièces de canon. Du côté du sud, les faubourgs, entre la Seine supérieure et la Bièvre, entre la Bièvre et la Seine inférieure, ne devaient pas rester sans défense; déjà même leur enceinte avait été tracée quand l'ennemi parut devant Paris.

Le général Léry eut la tâche de présider aux travaux défensifs de Lyon; ils étaient poussés avec vigueur: 450 pièces de gros calibre, en fer, amenées de Toulon, et 250 pièces, en bronze, armaient les remparts ou servaient de réserve. Tout portait à croire que les habitants de cette ville, dont le patriotisme égale le courage, soutenus par un corps d'armée, donneraient de la besogne à l'ennemi.

En même temps que ces grands travaux s'exécutaient, les levées s'opéraient avec toute l'activité possible dans les circonstances où l'on se trouvait. On se rappelle qu'au 1^{er} juin l'effectif de l'armée de

ligne avait été porté de 200 à 400,000 hommes; mais, dans ce nombre, il fallait comprendre les soldats qui se trouvaient encore dans les dépôts régimentaires, ainsi que les forces nécessaires dans l'ouest, sur les frontières du sud, et dans les plus importantes forteresses de l'empire. Napoléon avait donc 180,000 hommes disponibles pour tenir la campagne tant sur le Rhin qu'en Belgique. Au milieu de juillet il en aurait eu 500,000; toutes les places auraient eu en outre, pour garnison, des gardes nationales, des dépôts de la ligne et quelques bons régiments (1).

Napoléon ne décide à tomber sur les Anglo-Prussiens.

Tous les efforts pour entamer des négociations ayant été vains, Napoléon eut à opter entre deux partis : le premier, d'aller au milieu de juin au-devant des Anglo-Prussiens à Bruxelles ou à Namur; le second, d'attendre les alliés sous Paris et Lyon. Le dernier avait l'inconvénient de livrer la moitié de la

(1) L'armée de la ligne avait été portée, en deux mois, de 200,000 à 560,000 hommes; mais 180,000 n'étaient pas encore disponibles, se trouvant dans les dépôts. Outre cela, il y en avait 200,000 en pleine formation, y compris les gardes nationaux mobiles, qui ne pouvaient entrer en ligne qu'à la fin de juillet, bien qu'ils fussent déjà rassemblés dans les places au milieu de juin. À la fin d'août, Napoléon jugeait pouvoir disposer de 700,000 à 800,000 défenseurs. Des travaux immenses furent ordonnés pour mettre en état toutes les places frontières depuis si longtemps négligées, et surtout pour fortifier Paris, Lyon, Laon, Soissons, et les passages des montagnes.

France aux ravages de l'ennemi ; mais il offrait l'avantage de gagner jusqu'au mois d'août pour compléter les levées et terminer les préparatifs , puis de combattre, avec tous ses moyens réunis, les armées alliées affaiblies par plusieurs corps d'observation. En transportant, au contraire, le théâtre des hostilités en Belgique, on sauvait peut-être la France d'invasion ; mais, en cas de revers, on attirait les alliés dès le commencement de juillet, c'est-à-dire, six semaines plus tôt qu'ils ne seraient venus d'eux-mêmes (1). L'armée d'élite ébranlée par un revers ne se trouverait plus à même de soutenir une lutte trop inégale, et les levées ne se fussent pas achevées. En échange, ce parti offrait l'espoir de prendre l'ennemi au dépourvu : il était plus conforme à l'esprit de la nation, qui ne comprend pas les Fabius. On peut faire le Fabius comme l'empereur de Russie, quand on a un empire sans fin ; ou comme Wellington, quand on le fait sur le territoire des autres, et outremer ; mais dans un pays comme la France, dont la capitale est à 70 lieues de la frontière belge, et dans la position personnelle où l'Empereur se trouvait, l'idée de laisser venir toute l'Europe armée jusqu'au pied de Montmartre eût consterné les plus déterminés. Sans doute, s'il n'y avait eu en France qu'un

(1) Ce calcul, qui pouvait être naturel dans la pensée de Napoléon, en le basant sur la marche des armées russes, les plus éloignées de toutes, n'était pas exact quant aux dates, car les coalisés avaient pris leurs mesures pour entrer en France le 1^{er} juillet sur tous les points. C'était, du reste, un motif de plus pour qu'il les prévint en Belgique, s'il était en état de le faire.

sentiment et une volonté, ceux de se rallier au chef de l'État et de vaincre avec lui, il aurait peut-être mieux fait d'attendre l'ennemi. Mais, avec la division qui existait dans les intérêts, dans les opinions et dans les passions politiques, il avait tout à craindre en attendant l'invasion; car dans l'impossibilité de faire face partout à la fois, il eût été contraint de livrer la moitié des provinces aux ravages de la guerre, et la chambre des députés, déjà si hostile à son pouvoir, ne l'eût pas épargné. Une victoire au dehors lui procurerait le temps nécessaire, et imposerait silence à ses ennemis politiques de l'intérieur; elle lui convenait ainsi sous tous les rapports; car, en battant séparément Wellington et Blücher, il se délivrait des dangers qu'il entrevoyait de la part des Fouché, des Carnot. Dureste, il a avoué sans détour qu'il se croyait sûr de cette victoire, en voyant l'élan de ses soldats, et en reportant ses souvenirs sur le passé.

Tous ces motifs le déterminèrent donc à prendre l'initiative; ce n'était plus pour occuper Bruxelles, mais pour détruire successivement les masses ennemies. S'il réussissait, la défaite de Wellington et de Blücher devait avoir d'importantes conséquences; ce grand coup, frappé à propos au début de la campagne, pouvait dissoudre la coalition. Cependant il était impossible de dégarnir les autres points de la frontière: il fallut laisser de petits corps à Bordeaux, à Toulouse, sur le Var, en Savoie, à Belfort et à Strasbourg. Ces corps, trop faibles pour résister de front à l'ennemi, devaient servir du moins à lui imposer et à entraver sa marche: de plus, c'étaient des points d'appui précieux pour la levée des gardes nationales,

et pour l'insurrection des campagnes, que l'on devait organiser.

Pour comble de malheur, la Vendée ne se calmait pas, malgré les succès des colonnes mobiles. La guerre civile est un cancer politique qu'il faut extirper dans son germe, sous peine de compromettre le salut de l'État : on fut donc obligé d'y envoyer même une partie de la jeune garde pour renforcer le corps du général Lamarque. Tous ces détachements réduisirent à 120,000 combattants la force de l'armée principale qui dut se réunir entre la Meuse et la Sambre, de Philippeville à Maubeuge.

Quoique l'ennemi eût au moins 200,000 hommes en Belgique, Napoléon n'hésita pas ; il importait de ne point perdre de temps pour éviter d'avoir sur les bras toutes les armées ennemies à la fois.

Parti de Paris le 12 juin, il examina le lendemain l'armement de Soissons et de Laon, puis porta, le 14, son quartier général à Beaumont.

L'organisation de l'armée subit de grandes modifications : l'Empereur donna le commandement des corps à de jeunes généraux qui, appelés à gagner leur bâton de maréchal sur le champ de bataille, montreraient plus d'élan pour le triomphe de sa cause. Ce bâton fut conféré à Grouchy, qui avait montré du talent et de la vigueur dans la campagne de 1814, et dans son expédition contre le duc d'Angoulême. Soult fut nommé major général à la place de Berthier, qui avait renoncé à ses drapeaux pour suivre les Bourbons, et qui se précipita des croisées du palais de Bamberg, honteux, dit-on, de se trouver au milieu des colonnes ennemies qui défilaient sous ses yeux

pour se jeter sur la France (1). Davoust resta au ministère de la guerre. Mortier devait commander la garde ; mais sa santé ne lui en donna pas le temps. Ney et Grouchy furent destinés à conduire les ailes de l'armée principale en qualité de lieutenants. Suchet eut le commandement de l'armée d'Italie, Rapp commanda sur le Rhin ; Brune sur le Var ; Clauzel et Decaen observaient les Pyrénées.

Plan d'opérations.

Napoléon avait quatre lignes d'opérations à choisir ; il pouvait réunir ses masses à gauche vers Valenciennes, fondre par Mons sur Bruxelles, tomber sur l'armée anglaise, et la culbuter sur Anvers.

Au centre, il avait la faculté de se diriger par Maubeuge sur Charleroi, entre Sambre et Meuse, afin de tomber sur le point de jonction des deux armées de Blücher et de Wellington. Plus à droite, il pouvait descendre la Meuse, vers Namur, fondre sur la gauche des Prussiens pour les couper de Coblenz et de Cologne. Enfin, il était possible de descendre entre la Meuse et la Moselle, ou entre Meuse et Rhin, pour tomber sur le corps de Kleist, qui couvrait les Ardennes et la communication des Prussiens avec le Rhin.

(1) La mort de Berthier est encore couverte d'un voile mystérieux ; le fait est qu'il tomba du balcon sur le pavé. Les uns disent qu'il fut précipité par le fils d'un libraire de Nuremberg, condamné à mort sous l'empire ; d'autres pensent que le spectacle des armées russes, défilant pour entrer en France, lui fit regretter d'avoir émigré.

Ce dernier parti ne menait à rien qu'à des menaces, qui eussent été sans résultat sur un homme de la trempe de Blücher. Il conduisait d'ailleurs trop loin du but qu'on se proposait. Une attaque sur la Meuse était plus sage ; mais elle eût refoulé Blücher sur Wellington, et opéré la jonction qu'il fallait empêcher. La manœuvre inverse par Mons, contre l'armée de Wellington, aurait pu produire, dans un sens opposé, la même jonction que l'on redoutait, en refoulant la droite des alliés sur la gauche. L'Empereur s'arrêta donc au parti de fondre sur le point central, où il pouvait surprendre Blücher en flagrant délit, et le défaire avant que Wellington pût le soutenir.

Pour bien en apprécier le mérite, il faut se rappeler que Napoléon n'avait pas affaire à une seule armée, sous un même chef, et n'ayant qu'un intérêt, mais, au contraire, à deux armées indépendantes l'une de l'autre, ayant deux bases d'opérations entièrement divergentes : celle des Anglais étant basée sur Ostende ou Anvers, et celle des Prussiens sur le Rhin et Cologne ; circonstance décisive, et qui assurait bien plus de succès à toute opération centrale tendant à les diviser et à les combattre successivement.

Premières opérations à l'entrée en campagne.

Cette entrée en campagne de Napoléon, et son premier plan, peuvent être regardés comme une des opérations les plus remarquables de sa vie : neuf corps d'infanterie ou de cavalerie, cantonnés depuis

Lille jusqu'à Metz, durent, par des marches habilement dérobées, se concentrer devant Charleroi, au même instant où la garde, partie de Paris, y arriverait. Ces mouvements furent combinés avec tant de précision, que 120,000 hommes se trouvèrent réunis le 14 juin sur la Sambre comme par enchantement. Wellington, tout occupé de donner des fêtes à Bruxelles, croyait Napoléon encore à Paris, lorsque ses colonnes se présentèrent, le 15 au matin, pour passer cette rivière. Les troupes françaises occupaient, dès la veille, les positions suivantes : la droite, de 16,000 hommes, sous les ordres du comte Gérard, à Philippeville ; le centre, d'environ 60,000, avec Napoléon, vers Beaumont ; et la gauche, de 45,000, à Ham-sur-Heure et Solre-sur-Sambre.

Les ennemis avaient si peu l'idée de ces mouvements, que leurs armées ne se trouvaient pas rassemblées. Blücher avait le premier de ses corps à Charleroi, le second à Namur, le troisième à Dinant, le quatrième, sous Bulow, à Liège ; le cinquième, sous Kleist, couvrait Luxembourg. Cependant l'Empereur apprit, en arrivant à son armée, que le général Bourmont venait de décamper, le 14, de Philippeville, pour rejoindre Louis XVIII et les alliés. Quelque blâmable que fût cette démarche, on peut croire qu'il ne l'aggrava pas en donnant à l'ennemi des renseignements qu'un soldat même doit taire en pareil cas. Toutefois dans les circonstances où il s'agissait d'une surprise de cantonnements, le seul avis de l'arrivée de l'Empereur et du rassemblement de l'armée était déjà une chose grave ; cette nouvelle suffisait à Blücher pour ordonner la réunion de ses corps, et

Situation de l'armée française, au 14 juin 1815.

(Page 125.)

ARMÉE ACTIVE DE BELGIQUE.		FORCE.	EMPLACEMENT.
<p>1^{er} CORPS. <i>Comte d'Erlon.</i></p>	<p>{ 4 Divisions d'infanterie : Guyot, Donzelot, Marcognet, Durutte.</p> <p>{ 1 — Cavalerie, Jaquinot.</p>	22,800	A Solre-sur-Sambre.
<p>2^e CORPS. <i>Comte Reille.</i></p>	<p>{ 4 Divisions d'infanterie : Bachelu, Foy, Jérôme Bonaparte, Girard.</p> <p>{ 1 — Cavalerie de Piré</p>	22,800	Ham-sur-Heure.
<p>3^e CORPS. <i>Comte Vandamme.</i></p>	<p>{ 3 Divisions d'infanterie : Habert, Berthezène, Lefol</p> <p>{ 1 — Cavalerie, Walin</p>	16,000	Beaumont.
<p>4^e CORPS. <i>Comte Gérard.</i></p>	<p>{ 5 Divisions d'infanterie : Vichery, Pecheux, Hulot.</p> <p>{ 1 — Cavalerie de Morin</p>	14,600	Philippeville.
<p>6^e CORPS. <i>Comte Lobau.</i></p>	<p>{ 5 Divisions d'infanterie : Simmer, Jeannin, Teste</p> <p>{ 1 — Cavalerie de Dhomond.</p>	12,600	Beaumont.
<p>GARDES.</p>	<p>{ 2 Divisions : Vieille garde, Friant et Morand. 8,000</p> <p>{ 1 — Jeune garde, Duhesme. 4,000</p> <p>{ — Cavalerie de la garde, 19 escadrons légers, 13 escadrons grosse cavalerie 4,000</p> <p>{ — Artillerie, sapeurs 2,400</p>	18,400	Id.
RÉSERVES DE CAVALERIE.			
<p>1^{er} CORPS LÉGER. <i>Général Pajol.</i></p>	<p>{ Divisions de hussards et chasseurs de Soult et Subervic</p>	2,800	Beaumont.
<p>2^e CORPS. <i>Excellmans.</i></p>	<p>{ Divisions de dragons, Sproly et Chastel</p>	5,000	Id.
<p>3^e CORPS. <i>Cuirassiers Milhaud.</i></p>	<p>{ Divisions de cuirassiers, Wathier et Delort</p>	5,600	Id.
<p>4^e CORPS. <i>Comte de Valmy.</i></p>	<p>{ Divisions de cuirassiers, Lhéritier et Roussel</p>	5,700	Id.
TOTAL : 167 faibles bataillons, 166 escadrons, 546 canons.		120,500 combattants.	
AUTRES TROUPES.			
<p><i>Rapp</i> commandait l'ARMÉE DU RHIN.</p> <p><i>Belliard</i> commandait un corps à Metz.</p> <p><i>Lecourbe</i> un petit corps d'OBSERVATION à Belfort.</p> <p><i>Suchet</i> l'ARMÉE D'ITALIE en Savoie.</p>	<p style="text-align: center;"> </p>	<p><i>Brune</i> le corps d'OBSERVATION du Var.</p> <p><i>Decaen</i> et <i>Clausel</i> les corps d'OBSERVATION des Pyrénées.</p> <p><i>Lamarque</i> le corps de la Vendée.</p>	

Situation des armées alliées en Belgique, au 14 juin 1815.

1° PRUSSIENS, SOUS LE MARÉCHAL BLUCHER.		FORCE.	EMPLACEMENT.
1 ^{er} CORPS. <i>Ziethen.</i>	{ 4 Divisions d'infanterie (*) : Steinmetz, Pirch 2 ^e , Jagow et Henkel — Cavalerie de Röder, 3,900.	52,800	Sur la Sambre, entre Thuin et Avelois.
2 ^e CORPS. <i>Pirch.</i>	{ 4 Divisions d'infanterie : de Tippels Kirch, Krafft, Brause et Langen — Cavalerie de Jurgas, 4,000.	31,800	Environs de Namur.
3 ^e CORPS. <i>Thielmann.</i>	{ 4 Divisions d'infanterie : de Borcke, Kempfen, Luck et Stulpnagel — Cavalerie de Hobe, 2,500.	24,000	Environs de Ciney et Dimant.
4 ^e CORPS. <i>Bulow.</i>	{ 4 Divisions d'infanterie : de Haacke, Ryssel ; Lostyn et Hiller — Cavalerie du prince Guillaume de Prusse, 3,000.	50,500	Environs de Liège.
5 ^e CORPS. <i>Kleist.</i>	{ Environ 30,000.	Luxemb., Bastogne.
TOTAL, sans compter <i>Kleist</i> , 136 bataillons, 135 escadrons, 520 canons		118,900 combattants.	
2° ARMÉE ANGLO-NÉERLANDAISE DU DUC DE WELLINGTON.			
1 ^{er} CORPS. <i>Prince d'Orange.</i>	{ 2 Divisions anglaises, les Gardes et Alten. 10,800 Armée belge-hollandaise. { Brigade indienne, division Stedman. 24,500 { Divisions Perponcher et Chassé. 4,600 Cavalerie du général Collaert.	10,800 24,500 4,600	Enghien, Jurbise et environs. D'Audenarde à Nivelles. Braine-le-Comte.
2 ^e CORPS. <i>Général Hill.</i>	{ 5 Divisions anglo-hanovriennes : Clinton, Coleville, Picton, Lambert et Decken, sans Partillerie. — Cavalerie de lord Uxbridge	54,600 9,850	Ath, Renaix, Audenarde, Leuze et Bruxelles. De Gand à Mons.
CORPS de Brunswick : Infanterie et cavalerie.		6,750	Bruxelles, Malines.
CONTINGENT de Nassau.		3,000	Bruxelles, Genappe.
Artillerie.		6,000	Répartie.
TOTAL : 125 bataillons, 114 escadrons, 240 canons		99,900 combattants.	
TOTAL des deux armées, sans le corps de <i>Kleist</i> et quelques garnisons, 560 canons.		218,800 combattants.	
AUTRES TROUPES.			
La GRANDE ARMÉE AUSTRO-RUSSE, sous <i>Barclay de Tolly</i> et <i>Schwarzenberg</i> , se rassemblait sur le Rhin, avec les Bavaurois et les Wurtembergeois, au delà de		530,000	
Les AUSTRO-SARDES en Italie		100,000	
Les SUISSES, les ESPAGNOLS, les PETITS CONTINGENTS ALLEMANDS, portaient les forces alliées à 800,000 ou 900,000 hommes.			
<p>(*) Les Prussiens les nommaient des brigades, mais elles étaient plus fortes que les divisions françaises : ils avaient quarante batteries et Wellington trente et une ; je les ai estimées à huit pièces l'une dans l'autre.</p>			

déjouer ainsi tout projet de surprise. On assure du reste qu'il avait déjà ordonné cette réunion sur un premier avis reçu par un tambour de la vieille garde, qui avait déserté la veille; la présence de la vieille garde était un indice certain et suffisant pour donner l'éveil aux ennemis.

Quant à l'armée de Wellington, elle n'avait pas encore bougé des cantonnements qu'elle occupait depuis Audenarde, sur l'Escaut, jusqu'à Nivelles; mais elle était avertie et prête à le faire au premier signal.

Les événements furent si importants et si pressés dans cette campagne de quatre jours, que je crois devoir entrer dans quelques détails pour les faire comprendre, et joindre ici, dans le même but, le tableau de situation des armées respectives le 15 juin au matin. Si Napoléon ne connaissait pas alors d'une manière précise la composition et l'emplacement de tous les corps ennemis, il savait du moins en gros que les Prussiens cantonnaient de Charleroi jusqu'à Liège, et que les Anglo-Belges étaient disséminés entre Ath et Bruxelles, avec des avant-gardes vers Mons et Tournay. Le point de jonction des deux armées était donc la chaussée qui mène de Charleroi à Bruxelles, et ce fut là aussi qu'il dirigea ses coups, avec d'autant plus d'espoir qu'il pourrait profiter ainsi de la dissémination des forces ennemies, et les accabler séparément.

Journée du 15 juin. Passage de la Sambre.

La réussite dépendant de la célérité, l'armée française passa la frontière le 15 au point du jour, en se

dirigeant sur Charleroi. Le corps du général Reille, qui se trouvait à Ham-sur-Heure, le plus près de l'ennemi, dut franchir la Sambre à Marchiennes, et se diriger sur Gosselies : celui d'Erlon, qui se trouvait plus en arrière, à Solre-sur-Sambre, devait suivre la même direction. Le centre ou corps de bataille, avec les réserves de cavalerie aux ordres de Grouchy (1), marcha de Beaumont sur Charleroi, et la droite se porta de Philippeville sur le Châtelet, où elle devait franchir la Sambre pour couper la retraite sur Namur à la division prussienne qui tenait Charleroi.

Ces mouvements, quoique en partie imprévus de la part des ennemis, n'atteignirent pas entièrement leur but. Le corps de Reille franchit à la vérité la Sambre avec succès, et gagna la route de Gosselies, précédé par la cavalerie légère de la garde; mais celui de Gérard parti de Philippeville, ayant une plus longue marche à faire par de détestables chemins, arriva trop tard au Châtelet pour gagner à temps la route de Gilly, et remplir sa destination.

Le centre avait également de très-mauvais chemins de traverse à parcourir de Beaumont à Charleroi, et Vandamme, qui devait former la tête de cette colonne, partit un peu tard de son camp (2). Les généraux prussiens, dont les divisions étaient morcelées sur la

(1) Dans cette première organisation, Grouchy commandait toute la cavalerie; ce ne fut que le lendemain 16 juin que l'armée fut organisée en deux ailes, et qu'il prit le commandement de la droite.

(2) Ainsi le prétend le général Gourgaud; mais nous avons

ligne, eurent ainsi d'autant mieux le loisir de les réunir et d'évacuer Charleroi, que cela était dans leur plan de rassemblement; deux ou trois bataillons seulement furent abimés dans des combats partiels. La 1^{re} division du corps de Ziethen voulant se retirer du Piéton par Gosselies, trouvant ce point déjà occupé par l'avant-garde de Reille, dut se faire jour pour gagner Heppignies. La 2^{me} division se réunit à Gilly sur la route de Namur. Le corps de Reille ayant chassé la division prussienne de Gosselies et la voyant prendre sa retraite par Heppignies sur Fleurus, la fit suivre par la division Girard, et continua sa route avec les trois autres divisions sur Frasnes. La cavalerie légère de la garde, qui le précédait, chassa de ce bourg l'avant-garde du prince de Weimar, qui concentra sa brigade sur Quatre-Bras.

La cavalerie légère de Grouchy, ayant débouché de Charleroi sur Gilly, y trouva les deux divisions de Ziethen, et dut s'y arrêter pour attendre l'infanterie de Vandamme qui débouchait avec peine par le pont de cette ville où régnait un grand encombrement. Dans cette position, les deux partis échangèrent quelques coups de canon.

Pendant que les colonnes françaises débouchaient des ponts de la Sambre, et cherchaient l'ennemi, Napoléon s'établit en avant de Charleroi, à l'embran-

des motifs de croire qu'il fut commis une erreur dans la transmission des ordres, car Vandamme n'était pas de ces hommes dont il fallait stimuler l'activité; il n'était que trop ardent, à moins que quelque jalousie personnelle n'excitât son mécontentement.

chement des routes de Gosselies et de Fleurus, où il attendait les rapports et méditait sur l'emploi qu'il allait faire des masses qu'il avait rassemblées avec tant d'habileté, et sur la direction qu'il conviendrait de leur assigner.

Mesures des alliés.

Avant d'aller plus loin, il est bon de jeter un coup d'œil sur les mesures préventives que les alliés avaient prises contre l'orage qui allait fondre sur eux. Si leurs généraux furent pris en défaut sur l'instant de l'irruption, on doit avouer qu'ils étaient bien préparés au fond pour le cas où elle aurait lieu. Les Anglo-Prussiens voulaient prendre l'offensive au 1^{er} juillet; en attendant, ils avaient adopté toutes les précautions comme s'ils devaient être prévenus. Tous les rassemblements partiels et généraux étaient bien indiqués. Ils connaissaient trop le système de Napoléon de percer les centres divisés, pour ne pas prévoir qu'il manœuvrerait à l'effet de séparer leurs deux armées. Dans cette hypothèse, Blücher avait choisi la position derrière Ligny pour rassembler la sienne sur sa droite, et Wellington avait choisi le point de Quatre-Bras pour réunion sur sa gauche; en même temps il avait reconnu la position entre Hal et Mont-Saint-Jean (ou Waterloo), pour couvrir Bruxelles et y recevoir le combat, soit que les Français débouchassent par Valenciennes et Mons, soit qu'ils arrivassent par Charleroi.

Ces dispositions étaient d'une sagesse incontestable, mais, avec l'impétuosité et la vivacité ordi-

naire des entreprises et des mouvements de l'Empereur des Français, elles pouvaient encore manquer leur but, et être déjouées.

D'après ce qui était convenu, aussitôt que Blücher eut vent à Namur de l'approche de l'armée impériale, il expédia, le 14 à minuit, l'ordre à Ziethen de se replier en combattant sur Fleurus; prescrivit au même instant au corps de Pirch de se rassembler à Sombreffe; ordonna à Thielmann de venir en toute hâte de Dinant à Namur, tandis que Bulow dut se rassembler à Hannut. Ces mesures, évidemment motivées par les rapports des transfuges, ne dénotent point toutefois que Blücher comptât sur un passage aussi brusque de la Sambre et sur une bataille décisive pour le lendemain.

Mouvement décisif prescrit à Ney.

Napoléon ne pouvait connaître alors toutes ces circonstances; mais, d'après les divers renseignements qu'il avait reçus et la direction de retraite des troupes prussiennes, il comprit que leur armée chercherait à se rassembler entre Namur et la chaussée de Charleroi à Bruxelles, puisque c'était par celle-ci que les Anglais arriveraient à son soutien: or, dans cette supposition, l'Empereur n'avait guère qu'un parti sage à prendre; le plus simple coup d'œil sur la carte indiquait assez qu'il devenait essentiel de s'emparer d'un côté de Sombreffe, et de l'autre du point central des Quatre-Bras (village qui prend son nom du croisement de deux routes formant quatre embranchements sur Namur, sur Charleroi, sur

Bruxelles et sur Nivelles). Car une fois maître de ces deux points, on était en mesure d'agir à son gré sur l'une ou l'autre des armées ennemies, et d'empêcher leur jonction. En conséquence, Napoléon donna à Grouchy l'*ordre verbal* de pousser dès le soir même jusqu'à Sombreffe, s'il le pouvait : le maréchal Ney, qui venait d'arriver de Paris en poste, reçut celui de prendre le commandement de l'aile gauche formée des corps de Reille et d'Erlon, de se porter sans délai sur la route de Bruxelles dans la direction des Quatre-Bras, et de pousser des avant-gardes sur les trois embranchements qui partaient de là, afin de bien s'éclairer (1).

Ayant appris au même moment que la cavalerie de Grouchy était arrêtée vers Gilly par une partie du corps de Ziethen, Napoléon se hâta d'y courir pour en ordonner l'attaque; l'ennemi, voyant arriver l'infanterie de Vandamme, se retira en combattant, et

(1) Ce fait, affirmé dans la relation de Gourgaud, se trouve contesté par les défenseurs de Ney. Il est constant que dans les ordres écrits par Soult, on ne trouve de trace de ce mouvement que le 16 au matin; mais il est certain aussi que Napoléon donna à Ney, le 15 au soir, toutes les instructions *verbalement*, de même qu'à Grouchy, auquel il ordonna de pousser jusqu'à Sombreffe, si cela était possible. Il est donc plus que probable qu'il donna à Ney, de vive voix, l'ordre cité par Gourgaud avec des circonstances qui ne permettent point d'en douter. Comment, en effet, aurait-il poussé sa droite jusqu'à Sombreffe, et laissé sa gauche en arrière à Gosselies, lorsque cette aile avait le moins de chemin à faire, même si elle eût poussé jusqu'aux Quatre-Bras? Du reste, si le mouvement parut difficile à exécuter le 15 au soir, il est évident qu'il eût été indispensable de marcher dès le 16 à six heures du matin sur ce point important.

à la suite d'une canonnade assez vive, Excelmans et Vandamme le délogèrent des bois de Soleilmont et Lambusart, où la 3^{me} division de Ziethen vint le recueillir.

Retard que Ney éprouve.

Dans l'intervalle où ceci se passait, le maréchal Ney, arrivé entre Gosselies et Frasnes, ayant entendu le canon qui grondait du côté de Gilly, où Vandamme et Grouchy attaquaient la 2^{me} division de Ziethen, crut que ce combat pourrait modifier les projets de l'Empereur, et au lieu de pousser vivement jusqu'aux Quatre-Bras, il s'établit en avant de Gosselies. Ce contre-temps était des plus fâcheux, car, en admettant que Ney n'en eût pas reçu l'ordre formel, il devait sentir l'importance de cette occupation. On a dit, pour le justifier, que ses troupes, et surtout celles du corps d'Erlon qui venaient de Solre par des chemins affreux, se trouvaient encore éparpillées entre Gosselies et Marchiennes; on a ajouté que le canon grondant en arrière de son flanc droit fit croire au maréchal que l'on pourrait être forcé de le rappeler, et qu'il ne devait pas presser sa marche, de crainte d'avoir trop de chemin à faire pour revenir sur ses pas (1) : il fit même rétrograder par cette

(1) Nous devons observer, une fois pour toutes, que, sans vouloir rien préjuger sur les fautes que Napoléon reprocha à ses lieutenants, nous devons rapporter exactement ce qu'il en dit au moment même de la catastrophe. Ney fut moins actif et moins impétueux dans les journées des 13 et 16 juin, qu'il ne l'avait été à Elchingen, à Iéna, à Friedland; mais il faut aussi faire la part

raison la division Bachelu qui avait poussé jusqu'à Frasnes.

Quoi qu'il en soit, la nuit étant survenue sans que la droite pût atteindre Sombreffe comme il le désirait, Napoléon se consola probablement du retard éprouvé par sa gauche, et il retourna vers dix heures du soir à Charleroi, où Ney se rendit plus tard, à son invitation sans doute, dans le but de se concerter avec lui sur les opérations du lendemain. Les troupes du corps de bataille et la cavalerie bivaguèrent entre les bois de Lambusart et le village d'Heppignies occupé par la division Girard du corps de Reille; la garde et le corps de Lobau en réserve autour de Charleroi où s'établit le quartier impérial. Le corps du comte Gérard resta près du Châtelet; celui d'Erlon ne dépassa pas Jumet.

Dispositions de la matinée du 16 juin.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que Napoléon avait dû renoncer à l'idée de pousser dès le 15 jusqu'à Sombreffe et Quatre-Bras qui devaient être les pivots de tous ses mouvements ultérieurs.

des circonstances. Il arrivait en poste de Paris à Charleroi, sans équipages et même sans chevaux, lorsqu'on lui donna subitement l'ordre de prendre le commandement de huit divisions d'infanterie qu'il n'avait jamais vues, dont il connaissait à peine quelques chefs, et dont l'emplacement était un mystère pour lui. Si l'aile de Ney eût été depuis quelques jours sous ses ordres, et qu'il eût dirigé ses mouvements antérieurs, il est probable qu'il fût arrivé dès le 15 au soir à Quatre-Bras.

Mais pour assurer la réussite de son plan sagement combiné, il importait de réparer vivement et promptement, dès le 16 au point du jour, ce que les opérations de la veille avaient eu d'incomplet; malheureusement pour lui, cela ne se fit pas avec l'activité inouïe qui le distinguait ordinairement. On est forcé de l'avouer, l'emploi qu'il fit de cette matinée du 16 restera toujours un problème pour ceux qui le connaissent bien : comptait-il que Ney et Grouchy exécuteraient d'eux-mêmes, au lever du soleil, l'ordre verbal qu'ils avaient reçu de pousser sur Sombreffe et Quatre-Bras, et crut-il pouvoir employer le temps qu'ils y mettraient à régler les nombreuses affaires qui l'assiégeaient à son quartier général? On peut le supposer ainsi, car l'Empereur arrêta en effet, dès le matin, l'organisation définitive de son armée en deux masses principales et une réserve : Grouchy eut le commandement de l'aile droite composée des corps de Vandamme et de Gérard, avec ceux de cavalerie de Pajol, Excelmans et Milhaud. Ney eut le commandement de l'aile gauche composée des corps de Reille et d'Erlon, avec la cavalerie du comte de Valmy et de Lefèvre Desnouettes. Le corps de Lobau et la garde formaient une réserve d'environ 28,000 hommes (1).

(1) Cette organisation a trouvé des critiques, parce que dans le fait l'armée n'avait pas de centre; on a pensé qu'il eût mieux valu extraire les quatrièmes divisions des deux corps de Reille et d'Erlon, et de les réunir au corps de Lobau pour former un centre et deux ailes, indépendamment des réserves; cela eût facilité les mouvements, et peut-être évité le faux emploi de trop grands détachements aux journées des 16 et 18 juin. Napoléon fut sans doute déterminé par la raison qu'ayant deux armées bien

On peut supposer aussi qu'instruit de la présence de Blücher à Namur, où il avait passé la journée du 15, l'Empereur en conclut que c'était autour de cette ville qu'il réunirait ses différents corps, puisque c'était le point central de leurs cantonnements. Il pouvait donc naturellement inférer de là, qu'il n'aurait devant lui, dans la journée du 16, qu'une partie de cette armée, et qu'il lui suffirait de prendre un parti sérieux après midi : toutes les mesures prescrites le prouvent évidemment ; car il annonça dès le matin à Ney qu'il ne prendrait ce parti définitif qu'à trois heures après midi (1).

Envoi du général Flahaut au maréchal Ney.

Quoi qu'il en soit, Napoléon résolut, vers les huit heures du matin, d'envoyer son aide de camp Flahaut au maréchal Ney, pour lui réitérer l'ordre formel de marcher vivement sur les Quatre-Bras, de s'y établir

distinctes à combattre, il convenait d'avoir une certaine masse toute prête à opposer à chacune d'elles, plus une réserve pour renforcer le point où il voudrait porter les coups ; résultat qu'on eût du reste encore mieux obtenu, en ayant trois masses, outre la réserve.

(1) Cette circonstance est d'autant plus surprenante, que Grouchy avait adressé, dès six heures du matin, un rapport annonçant que les Prussiens débouchaient de Sombreffe sur Saint-Amand, en forces considérables. Comme cela ne s'accordait guère avec les renseignements reçus de la présence de Blücher à Namur, Napoléon parut ne pas y ajouter foi : d'ailleurs il était souffrant et fort inquiet de la tournure que les chambres et les jacobins prenaient à Paris. Ce ne fut qu'à trois heures qu'il conçut un projet alors inexécutable.

fortement, de s'éclairer sur les trois routes, et de détacher de là une bonne division d'infanterie avec la cavalerie légère de la garde sur Marbaix, afin de se lier à Grouchy qui, avec l'aile droite, allait s'emparer de Sombreffe. Cette dépêche, écrite par Flahaut lui-même sous la dictée de Napoléon, partit vers neuf heures, et avait dû être précédée d'un ordre pareil donné par le major général : ces ordres n'arrivèrent à Gosselies que vers onze heures, et le maréchal en était déjà parti pour rejoindre l'avant-garde du corps de Reille qui se trouvait près de Frasnes, en sorte qu'il ne les reçut pas immédiatement.

En même temps que ces choses se passaient au quartier impérial, les troupes de Grouchy avaient pris les armes pour débusquer de Fleurus les arrières-gardes de Ziethen, qui ne les attendirent pas et se replièrent sur le corps de bataille formé sur les hauteurs entre Ligny et Saint-Amand, en présence duquel les Français se trouvèrent vers onze heures.

Nouveau retard reproché à Ney.

Napoléon, arrivé quelques instants après sur les lieux, allait reconnaître la position, lorsqu'il apprit que Ney avait encore cru devoir ralentir sa marche sur les Quatre-Bras par plusieurs motifs : le premier était que le corps d'Erlon se trouvait encore fort en arrière ; le second était le faux avis que la jonction des deux armées ennemies venait déjà de s'opérer, et que dès lors le mouvement prescrit, loin d'être utile, ne serait plus qu'aventureux : d'après cela, le maréchal attendait, avant de s'engager sérieusement,

de savoir ce que l'Empereur déciderait à la réception de ces renseignements (1).

Activité des alliés pour opérer leur concentration.

Tandis que ces lenteurs menaçaient la réussite du beau plan d'opérations de Napoléon, les alliés déployaient une activité peu commune, et les Prussiens surtout se rassemblaient avec une rare célérité. Blücher, instruit à Namur, le 15, à dix heures du matin, du passage de la Sambre et du danger qui menaçait Ziethen, avait ordonné à Thielmann et à Bulow de marcher sans désemparer sur Sombreffe. Le corps de Pirch avait quitté Namur le 15 pour cette destination, et marché une partie de la nuit; celui de Thielmann, venant de Dinant, n'avait fait qu'une halte de trois heures à Namur, pour nourrir les troupes, et avait filé toute la nuit sur Sombreffe, où les derniers bataillons arrivèrent entre neuf et dix heures du matin. Bulow, venant de Liège, ne pouvait arriver que dans la nuit du 16 au 17 vers Gembloux. Le gros de l'armée prussienne (3 corps, ensemble 90,000 hommes)

(1) Ces retards sont contestés par les défenseurs de Ney, qui veulent prouver que l'ordre porté par Flahaut, n'étant arrivé à Gosselies qu'à onze heures, et à Frasnes vers midi, ne pouvait être exécuté qu'à deux heures, et qu'il le fut... Mais les ordres donnés verbalement le 15 et le 16, à une heure du matin, ne sauraient guère être mis en doute, sans accuser Napoléon d'impéritie. Du reste, comment Ney aurait-il pu s'excuser à neuf heures du matin de n'avoir pas encore marché sur les Quatre-Bras, s'il n'en avait pas reçu antérieurement l'ordre verbal?

se trouva ainsi formé le 16, à dix heures du matin, entre Bry et Tongrines.

Wellington, qui croyait Napoléon encore à Paris, n'avait appris l'approche de son armée qu'avec la nouvelle du passage de la Sambre, reçue le 15, à cinq heures du soir, à Bruxelles, au milieu d'un diner; mais le duc avait prévenu ses troupes de se tenir prêtes au premier signal, et il fit partir des officiers dans toutes les directions pour les mettre en marche. Sa gauche, sous le prince d'Orange, cantonnait entre Mons et Nivelles, et avait son quartier général à Braine-le-Comte; sa droite, sous le général Hill, s'étendait jusque vers Ath. Ce n'était donc que par un prodige d'activité que cette ligne étendue pourrait se rassembler sur sa gauche le 16 au soir ou le 17 au matin, et c'était évidemment par la route de Nivelles aux Quatre-Bras qu'elle pouvait se lier avec les Prussiens. Wellington, après avoir expédié ces ordres, se rendit aux Quatre-Bras, où il trouva, le 16 au matin, une partie de la division belge de Perponcher, accourue de Nivelles, et la brigade du prince de Saxe-Weimar. En attendant les colonnes qui arriveraient de Bruxelles et de Braine, le duc se rendit au galop à Bry, où il s'aboucha avec Blücher vers midi : ayant trouvé l'armée prussienne disposée à recevoir bataille, il lui promit de réunir 50 à 55,000 hommes dans la soirée, pour la seconder sur sa droite, et retourna à cet effet aux Quatre-Bras, où il revint après deux heures.

Pour vaincre des ennemis qui prenaient de si sages dispositions, il aurait fallu l'ancienne impétuosité du vainqueur de l'Italie, d'Ulm, d'Iéna et de Ratis-

bonne ; or, ses plus chauds admirateurs ne sauraient la reconnaître ici. Sans doute il se reposait, comme nous l'avons déjà observé, sur l'empressement de ses lieutenants à réparer d'eux-mêmes le temps perdu, et à exécuter, dès le matin, les ordres verbaux qu'il leur avait donnés la veille pour l'occupation des deux points sans lesquels il ne pouvait nullement compter sur la réussite de son projet. Toutefois cet espoir ne suffisait pas, et l'Empereur de 1809 n'eût pas manqué d'être de sa personne à Fleurus dès huit heures du matin, pour y juger l'état des choses par lui-même et vérifier le rapport que Grouchy lui avait envoyé dès six heures, annonçant la présence de fortes colonnes prussiennes qui débouchaient de Sombreffe sur Saint-Amand.

Nouvel ordre donné à Ney.

Quoi qu'il en soit, Napoléon, arrivé, comme on l'a vu plus haut, à onze heures auprès de Fleurus, y avait reçu l'avis du nouveau retard apporté dans le mouvement sur les Quatre-Bras.

Contrarié de ce déplorable incident, l'Empereur fit réitérer à Ney l'ordre de pousser vivement sur les Quatre-Bras, bien entendu qu'il détacherait les 8,000 hommes sur Marbaix, ainsi qu'il en avait reçu l'injonction par le général Flahaut. Ce nouvel ordre l'informait en même temps que Grouchy allant occuper Sombreffe, il n'aurait certainement affaire qu'aux troupes accourant de Bruxelles. Waleski, officier polonais, fut le porteur de cette lettre.

Reconnaissance de la position des Prussiens.

Pendant qu'il galopait sur le chemin de Gosselies, Napoléon monta vers midi sur les hauteurs du moulin de Fleurus, pour reconnaître le corps prussien dont on signalait la présence. La position était hérissée de difficultés sur son front, que couvrait le ruisseau de Ligny; la gauche s'étendait jusqu'aux environs de Sombreffe et Tongrines, le centre vers Ligny, la droite derrière Saint-Amand. Ce grand bourg, formé de trois villages distincts (qui portent le nom de Saint-Amand le Château, Saint-Amand la Haie, et Saint-Amand le Hameau), protégeait l'aile droite dont le flanc appuyait à Wagnelée. La seconde ligne et les réserves étaient entre Sombreffe et Bry. Ainsi, six grands villages, dont quatre étaient d'un abord difficile à cause du ruisseau, couvraient, comme autant de bastions, la ligne de l'ennemi; ses réserves et seconde ligne, placées en colonnes d'attaque par bataillons entre Sombreffe et Bry, pouvaient en soutenir tous les points (1).

(1) Les quatre divisions du corps de Ziethen, formées en première ligne, défendaient Ligny et Saint-Amand; celles du corps de Pirch, formant la seconde ligne à Bry et Sombreffe, entrèrent successivement en ligne. La gauche, sous Thielmann, arrivée seulement à neuf heures du matin, était vers Tongrines.

La relation de Gourgaud dit que Napoléon fit cette reconnaissance à dix heures, tandis qu'à deux heures seulement Soult annonçait à Ney que l'on venait de découvrir un *corps prussien*.

Dispositions que cette reconnaissance porte à faire.

D'après cette reconnaissance, il devint plus manifeste encore que c'était sur la droite de Blücher que Napoléon devait frapper le grand coup ; car cette aile se trouvait déjà dépassée par la marche de Ney, et c'était le seul point de jonction avec Wellington. L'Empereur éprouva, dit-on, quelque surprise en voyant cette position ; les renseignements s'accordaient à dire que Blücher avait passé la journée du 15 à Namur, où son armée n'était point encore réunie. Bien que Napoléon jugeât tout l'intérêt que les armées alliées avaient à opérer une jonction, il ne pensait pas que Blücher abandonnât ainsi sa communication avec Liège et Aix-la-Chapelle ; car il croyait son armée moins nombreuse, et se serait plutôt attendu à la trouver dans la belle position défensive entre Sombreffe et Tongrines, à cheval sur la chaussée de Namur. La ligne qu'elle avait prise entrait parfaitement dans les convenances des Français, mais il s'agissait d'en profiter sans aucun délai, et ils avaient déjà perdu trop de temps.

Quoique le retard dans le projet sur les Quatre-Bras parût fâcheux, puisqu'il eût été important que ce point fût occupé dès le matin, il faut avouer qu'après la reconnaissance qu'il venait de faire, l'Empereur aurait eu sujet de s'en consoler, puisqu'il en résultait que Ney serait encore disponible pour le seconder à l'attaque des Prussiens.

Cette reconnaissance ayant été achevée vers une

heure, Napoléon avait effectivement trois partis à prendre :

1^o Arrêter sur-le-champ la marche des colonnes de Ney ; ordonner à la cavalerie de Kellermann de prendre position à Frasnes, pour couvrir la route de Charleroi qui était la ligne de retraite ; puis jeter les sept divisions des corps de Reille et d'Erlon par la chaussée romaine sur Marbaix, pour tourner Blücher et le prendre à revers, pendant que Napoléon l'attaquerait de front.

2^o Prescrire ce mouvement au corps d'Erlon seulement, en laissant celui de Reille avec la cavalerie de Kellermann défensivement vers Frasnes et les Quatre-Bras, pour observer l'ennemi et couvrir la chaussée de Charleroi.

3^o Prescrire, au contraire, à Ney de fondre avec impétuosité sur tout ce qui se trouvait aux Quatre-Bras, de le rejeter sur Genappe, dans la direction de Bruxelles, puis de se rabattre ensuite sur Bry, dans la direction de Namur, pour coopérer à l'attaque contre Blücher.

Sous le point de vue tactique, le premier de ces partis était incontestablement celui qui promettait les plus grands résultats ; mais Napoléon avait précisément poussé Ney sur les Quatre-Bras, autant pour empêcher les troupes anglo-belges de se porter par la route de Namur au soutien de l'armée prussienne, que pour couvrir sa ligne naturelle de retraite sur la route de Charleroi, et il lui en coûtait de renoncer à ce double avantage, en livrant cette route importante à la merci de l'ennemi s'il n'y laissait que de la cavalerie. Dans cette supposition, il aurait pu adopter

le second parti, qui avait l'avantage de couvrir suffisamment la ligne de retraite, et qui procurait des forces suffisantes pour déborder la droite de Blücher. Napoléon donna la préférence au troisième, sans doute dans l'espoir que l'ordre expédié par Flahaut, avant neuf heures, serait exécuté au moment où la reconnaissance venait d'être achevée, et que Ney, une fois maître des Quatre-Bras, pourrait, avec d'autant plus de sécurité, concourir à la défaite de Blücher, lorsqu'il aurait battu les Anglo-Belges qui se trouvaient devant lui. Cependant, il est probable qu'un peu d'incertitude régna dans les résolutions de l'Empereur, puisque ce ne fut qu'à deux heures que l'ordre suivant fut expédié à Ney :

« Au bivac devant Fleurus, à deux heures après midi.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« L'Empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni un *corps de troupes* entre Sombreffe et Bry, et qu'à deux heures et demie M. le maréchal Grouchy, avec les 3^e et 4^e corps, l'attaquera.

« L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous ; *qu'après l'avoir vigoureusement pressé*, vous vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler. Si ce corps était enfoncé auparavant, alors Sa Majesté manœuvrerait dans votre direction pour faciliter également vos opérations.

« Instruisez de suite l'Empereur de vos dispositions
« et de ce qui se passera sur votre front. »

Toutes les expressions de cette dépêche semblent attester que Napoléon n'avait reconnu que fort imparfaitement la force des Prussiens, puisqu'il n'y est question que *d'un corps*, et que l'on suppose qu'il pourrait être culbuté sans le concours de l'aile gauche : cette dernière circonstance explique naturellement le double intérêt que le général français devait attacher à l'occupation préalable des Quatre-Bras, afin de ne rallier Ney à lui qu'après qu'il serait débarrassé de toute inquiétude sur ce point.

Attaques de Ligny et de Saint-Amand.

Pendant que ces résolutions, un peu tardives, et basées sur des renseignements incomplets, étaient portées à l'aile gauche, Napoléon, de son côté, s'était mis en mesure d'attaquer les Prussiens. Le corps du comte de Lobau, laissé d'abord trop loin vers Charleroi, reçut l'ordre de venir en toute hâte à Fleurus. La gauche du corps de bataille, sous Vandamme, se présenta devant le village de Saint-Amand; le centre, sous le comte Gérard, se présenta devant Ligny; la garde se plaça en arrière de ces deux attaques : la cavalerie de Grouchy se déploya sur la droite pour contenir la gauche des Prussiens, qui venait de se renforcer par l'arrivée du corps entier de Thielmann.

L'attaque commença entre deux et trois heures à Saint-Amand, dont Vandamme s'empara d'abord, malgré une vigoureuse résistance; mais les Prussiens,

favorisés par le village de la Haie et par les hauteurs qui le dominant, ayant fait avancer leur seconde ligne, ne tardèrent pas à le reprendre.

Le comte Gérard trouva la même opposition à Ligny, dont il ne put occuper qu'une partie.

Cette résistance ayant prouvé que l'ennemi était plus fort qu'on ne le supposait, Napoléon fit envoyer, à trois heures un quart, au maréchal Ney, l'ordre formel, mais malheureusement bien tardif, de manœuvrer avec ses forces sur Bry et Saint-Amand (1); craignant même que cet ordre n'éprouvât quelque contrariété, et sachant que le corps d'Erlon n'avait pas dépassé Frasnes, on envoya le général Labédoyère pour communiquer à ce général l'ordre donné au

(1) Voici le texte de ce dernier ordre, qui eût été décisif à une heure, mais qui fit plus de mal que de bien, ainsi qu'on le verra :

« Au bivac de Fleurus, à 3 heures 1/4 3 heures 1/2.

« A MONSIEUR LE MARÉCHAL NEY.

« Je vous ai écrit, il y a une heure, que l'Empereur ferait attaquer l'ennemi dans la position qu'il a prise entre les villages de Saint-Amand et de Bry; en ce moment l'engagement est très-prononcé : Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ, de manière à envelopper la droite de l'ennemi, et tomber à bras raccourcis sur ses derrières : cette armée est perdue si, vous agissez vigoureusement. Le sort de la France est dans vos mains; ainsi n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand pour concourir à une victoire peut-être décisive : l'ennemi est pris en flagrant délit au moment où il cherche à se réunir avec les Anglais.

« DUC DE DALMATIE. »

maréchal Ney, en lui prescrivant d'en commencer de suite l'exécution.

Tandis que ceci se passait, le combat engagé sur toute la ligne continuait avec acharnement. Une seconde attaque de Vandamme sur Saint-Amand, favorisée par la division Girard, qui avait franchi le ravin et débordé l'ennemi, mit les Français en possession de ce village; mais le brave Girard paya de la vie un succès qui ne fut pas de longue durée; car Blücher y ayant porté une partie de ses réserves, le village de Saint-Amand fut repris et disputé avec acharnement.

On combattit avec plus de fureur encore à Ligny, que Gérard avait emporté plusieurs fois sans pouvoir le conserver : forcé à laisser la division Hulot en observation sur sa droite, et réduit ainsi à 10,000 combattants, il se maintint, avec la plus brillante valeur, contre plus de 20,000 Prussiens, dans la partie inférieure du village, jusqu'au ruisseau qui le coupe en deux.

La garde, placée au centre, en arrière de ces deux attaques, se disposait à soutenir l'une ou l'autre. A l'extrême droite, Excelmans manœuvrait habilement pour empêcher la gauche des Prussiens de déboucher de Tongrenelle, tandis que Pajol observait Boignée, et les cuirassiers de Milhaud soutenaient la droite de Gérard.

Les choses en étaient là vers les cinq heures et demie, et Napoléon attendait avec une juste impatience d'apprendre ce qu'il pouvait espérer du mouvement prescrit à Ney, car le bruit d'une violente canonnade et le vent l'empêchaient d'entendre l'atta-

que des Quatre-Bras ; l'Empereur se disposait à faire donner sa garde, lorsqu'un rapport du général Vandamme lui apprit, dit-on, qu'une forte colonne se montrait dans la direction de Wagnelée, et que la division Girard, privée de son général, et attaquée en même temps par des forces supérieures, avait dû se retirer vers Saint-Amand le Hameau. Le général Vandamme annonçait qu'il avait d'abord pris cette colonne pour le détachement que Ney devait porter sur Marbais ; mais comme elle était beaucoup plus considérable, et que les éclaireurs l'avaient reconnue pour ennemie, il menaçait de battre en retraite s'il n'était promptement soutenu.

Quoiqu'il fût difficile de comprendre comment une colonne aurait pu se glisser entre Ney et Napoléon, ce pouvait être néanmoins un renfort envoyé des Quatre-Bras à Blücher, ou bien un corps de sa propre armée qui, ayant fait un mouvement par l'ancienne chaussée romaine au delà de Wagnelée, venait tourner la gauche de Vandamme (1). Napoléon, avant de passer outre, crut devoir s'en assurer. La relation venue de Sainte-Hélène, en exposant ces faits, affirme que l'Empereur suspendit à cet effet sa grande attaque, et envoya son aide de camp Dejean pour reconnaître ce qui en était (2). Cet officier, assure-t-on, annonça, au bout d'une heure seulement, que c'était

(1) Cette chaussée romaine, qui coupe les deux chaussées de Bruxelles et de Namur, quitte la dernière entre Bry et Marbais, passe à une demi-lieue au nord de Wagnelée, et atteint la chaussée de Bruxelles entre Frasnes et Gosselies.

(2) Dans une lettre adressée par le général Dejean à la famille du maréchal Ney, il nie d'avoir eu pareille mission : peut-être

le corps du comte d'Erlon qui, au lieu de marcher dans la direction du nord vers Bry ou Marbais, s'était rabattu trop au sud vers celle de Villers-Perwin, attiré sans doute par le bruit de 200 à 300 pièces de canon qui tonnaient du côté de Saint-Amand. Ces assertions ont été en partie contestées, et, en historien impartial, je dois l'avouer, on n'aperçoit ici que doute et confusion. Dès que Napoléon avait ordonné un mouvement pour porter son aile gauche de la route de Bruxelles dans la direction de Bry, il était évident que cette colonne devait être celle qu'on attendait : la surprise manifestée à ce sujet doit donc paraître un peu extraordinaire. Toutefois, s'il est vrai que Vandamme donna formellement cette colonne pour ennemie, il était au moins prudent de s'en assurer, et dès lors la mission contestée du général Dejean aurait été des plus naturelles ; mais il fallait du moins y joindre la mission positive de diriger ces troupes sur Bry, ce qui ne fut pas fait. Cet oubli, quoi qu'on puisse alléguer, était une faute manifeste. On dira que Napoléon put voir dans la présence du corps d'Erlon une indication suffisante de la prochaine arrivée du maréchal Ney, auquel il voulut sans doute laisser le soin de diriger lui-même ses colonnes : cela se conçoit, mais ne saurait le justifier entièrement ; car la fausse direction que ces forces venaient de prendre exigeait que l'Empereur précisât, dans tous les cas, ce qu'elles avaient à faire pour remplir ses vues. Nous verrons plus tard le

fut-elle confiée à un autre aide de camp, ce qu'il m'a été impossible de vérifier.

tristé rôle que ces quatre belles divisions jouèrent.

Quoi qu'il en soit, Napoléon se mit en marche pour Ligny avec sa garde vers six heures et demie, afin de frapper sur les Prussiens un coup vigoureux, qu'il eût dépendu de lui de leur porter dès trois heures avec plus de chance de succès. La grande confiance avec laquelle il opéra cette belle attaque, autorise du reste à croire qu'en l'ordonnant il comptait fermement que le concours d'une grande partie des troupes de Ney ne lui manquerait pas, et que la colonne qui avait donné tant d'inquiétude à Vandamme allait bientôt en causer davantage à Blücher.

Après sept heures du soir, Napoléon déboucha impétueusement par le village de Ligny avec une division de la garde, secondée par l'infanterie de Gérard, la garde à cheval et les cuirassiers de Milhaud : le centre de l'ennemi fut enfoncé et rejeté en partie sur Sombreffe, en partie sur Bry.

Les Prussiens s'étaient très-bien battus durant toute la journée ; mais Blücher, privé d'une réserve générale de cavalerie, n'avait plus auprès de lui la moindre infanterie à opposer à ce torrent ; car, voyant le départ de la garde des environs de Saint-Amand, et prenant ce mouvement pour un commencement de retraite, il s'était dirigé avec ce qui lui restait sur Saint-Amand, dans l'espoir de poursuivre les Français. Bientôt détrompé, il accourut avec le peu de cavalerie qu'il put réunir à la hâte. Mais à quoi sert le courage d'un général en chef dans une pareille mêlée ? Son cheval, tué d'un coup de feu, tomba sur lui au moment du désordre ; le maréchal resta dix minutes au pouvoir des cuirassiers français

sans qu'ils s'en doutassent, et parvint, par la présence d'esprit de son aide de camp Nostitz, à regagner Bry sur un cheval de lancier. Ce fut un malheur pour les uns et un bonheur pour les autres qu'on ne l'eût pas connu, sa prise eût peut-être influé sur les journées suivantes.

Du reste, ce brillant coup de vigueur, frappé malheureusement un peu trop tard, fut arrêté en partie par la nuit qui survint, en partie par le mouvement que la gauche intacte de Blücher fit du côté de Sombreffe; enfin, par la bonne contenance que les débris de Ziethen et de Pirch firent entre Sombreffe et Bry.

Ney est repoussé aux Quatre-Bras.

Tandis que les troupes impériales sortaient si glorieusement d'une attaque difficile et périlleuse, Ney n'était pas aussi heureux aux Quatre-Bras.

Arrivé à deux heures devant cette position avec les trois faibles divisions du corps de Reille, la division de cavalerie légère de Piré, et une brigade de cuirassiers amenée par Kellermann, le maréchal se borna à tirailler avec l'ennemi jusqu'à trois heures, que le bruit du canon de Saint-Amand lui fit prendre la résolution d'aborder franchement les alliés. Mais depuis le matin les choses avaient bien changé de face. Le général Perponcher, connaissant combien le point des Quatre-Bras était important pour assurer le rassemblement des différents corps de l'armée anglo-néerlandaise, et faciliter ensuite sa jonction avec les Prussiens, y avait pris position avec sa division et la

brigade du prince de Weimar (en tout 9,000 hommes). Ces forces, dont le prince d'Orange prit le commandement, eussent été bien facilement accablées si on les eût attaquées avec deux corps d'armée dès le matin. Wellington, arrivé à onze heures sur les lieux, avait ordonné de retirer les avant-postes engagés vers Frasnes avec ceux de Ney, afin de ne pas se laisser entraîner dans un combat inégal avant l'arrivée des renforts accourant de toutes parts. Le duc se rendit ensuite à Bry pour s'aboucher avec Blücher, et revint entre deux et trois heures. Au moment où Ney lança les divisions de Reille sur l'ennemi, la division anglaise de Picton, partie de Bruxelles, arrivait sur le champ de bataille, et était suivie de près par celle du duc de Brunswick. Cependant Ney fondit sur les alliés avec sa vigueur accoutumée. La division Foy, à gauche, marcha sur les Quatre-Bras et Germioncourt, tandis que celle de Bachelu attaquait le village de Piermont. Celle du prince Jérôme entra plus tard en action en attaquant le bois de Bossut à l'extrême gauche. Partout les troupes françaises poussèrent l'ennemi avec vigueur.

Wellington, certain de la prochaine arrivée de ses renforts, reçut ces attaques avec son sang-froid ordinaire ; ce qui n'empêcha pas les troupes du prince d'Orange et de Picton de céder ces postes après avoir fait des pertes sensibles. L'arrivée du corps de Brunswick rétablit bientôt la balance ; on se disputait le champ de bataille avec acharnement ; et le duc de Brunswick lui-même tomba, percé de balles, au milieu des efforts qu'il fit pour le conserver.

Derniers efforts de Ney.

Les choses en étaient là, lorsque Ney reçut l'ordre du major général et l'avis que le corps d'Erlon avait dû se porter directement sur Bry. Le maréchal n'avait plus un homme d'infanterie en réserve ; il voyait sans cesse les masses ennemies s'augmenter, il ne lui restait de ressource que dans une charge de ses cuirassiers, et il en avait laissé la plus grande partie avec Erlon près de Frasnes. Le maréchal, courant néanmoins au duc de Valmy, lui dit : « Mon cher général, il s'agit ici du salut de la France, il faut un effort extraordinaire ; prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu de l'armée anglaise, enfoncez-la ; je vous ferai soutenir par Piré. » A ces mots, Kellermann se précipite sans hésiter à la tête de cette brigade de braves, culbute le 69^{me} régiment, enlève les batteries, et perce à travers deux lignes jusqu'à la ferme des Quatre-Bras, où la réserve d'infanterie anglaise, hanovrienne et belge, l'accueille avec un feu si meurtrier, que ses soldats sont forcés de courir au loin pour chercher les moyens de se tirer d'un si mauvais pas. Kellermann, ayant eu lui-même son cheval tué, resta démonté au milieu des Anglais, d'où il eut beaucoup de peine à rejoindre les siens.

L'infanterie française, excitée par cette belle charge, renouvelle ses efforts sur les Quatre-Bras et le bois de Bossut, dont la division du prince Jérôme avait occupé la majeure partie. Mais, dans ce moment critique, la division des gardes anglaises et

celle du général Alten, entrant en ligne, après une marche forcée, donnèrent à Wellington une telle supériorité, qu'il n'y avait plus rien à espérer. Ney, à la vérité, avait bien envoyé à Erlon l'ordre impératif d'accourir à son secours au lieu de se porter sur Bry; mais ce corps, qui était venu jusque près de Saint-Amand, était trop éloigné pour arriver à temps, en sorte que le maréchal dut se replier sur Frasnes pour aller à sa rencontre, après avoir perdu 4,000 hommes hors de combat : les alliés, n'étant entrés en action que successivement, en avaient perdu 5,000. Wellington le fit suivre d'abord avec quelque vigueur, mais la division de cuirassiers de Roussel protégea sa retraite.

Chaque lecteur, en suivant avec attention la marche successive des mouvements que je viens d'indiquer, jugera avec quelle fatalité le corps d'Erlon se promena inutilement sur toute la ligne, et ne vint, ni à Bry, où il eût rendu la victoire complète, ni aux Quatre-Bras, où il eût empêché la défaite de Ney.

On aura remarqué aussi quelle étrange destinée présida à toutes les opérations de cette aile gauche, dont la marche, par le fait, se trouva tour à tour ou trop lente ou trop hâtive. Si elle eût été dirigée dès le 15 au soir, ou du moins dès le 16 au point du jour, sur les Quatre-Bras, elle y serait arrivée à temps pour écraser la division Perponcher qui s'y trouvait isolée, et pour détacher deux divisions sur Marbais et Bry, afin d'achever la défaite de Blücher. Mais lorsque, après trois heures, on prescrivit au maréchal Ney de marcher lui-même vers Bry pour envelopper les Prussiens, la chose était impossible,

parce qu'il se trouvait, depuis une heure, engagé aux Quatre-Bras; en sorte qu'il eût été préférable que ses deux corps fussent demeurés à Frasnes au lieu d'avoir poussé si loin. Il y eut beaucoup de fatalité et du temps perdu par la faute de tout le monde (1).

Avant de passer aux événements qui suivirent, je dois observer ici que d'Erlon, rappelé avec instance par Ney, lorsqu'il se trouvait déjà au delà de Villers-Perwin, marcha, pour le joindre, avec trois divisions et la cavalerie légère de la garde, laissant la division Durutte entre Villers-Perwin et Saint-Amand, pour le cas où Napoléon réclamerait de nouveau une coopération sur Bry. Cette division resta là toute la nuit, dans une complète inaction, sur le flanc de l'arrière-garde laissée par Blücher dans ce village, qu'elle occupa jusqu'à une heure du matin, tandis que le corps de Ziethen se retirait, à la faveur des ténèbres, sur Gilly, celui de Pirch sur Gentinne, et que la gauche, sous les ordres de Thielmann, prenait la direction de Gembloux.

Au point du jour, l'arrière-garde de Blücher avait disparu de Bry; celle de Thielmann fut aperçue par les éclaireurs sur la route de Sombreffe à Corroy-le-Château, direction de Gembloux, intermédiaire entre

(1) Napoléon aurait pu pousser le 15 jusqu'à Fleurus, ou s'en emparer dès le 16 à cinq heures du matin; il eût ainsi reconnu la position de Blücher avant d'envoyer Flahaut au maréchal Ney. Pour remporter une victoire complète le 16, il aurait fallu y faire concourir les corps de Lobau et d'Erlon, et ne porter qu'un corps d'infanterie et un de cavalerie aux Quatre-Bras. Pour cela, il aurait fallu faire à huit heures la reconnaissance que l'empereur ne fit qu'à midi.

la route de Namur et celle de Bruxelles par Wavre. Blücher, qui avait eu peut-être tort d'accepter isolément la bataille après trois heures, au lieu de se retirer alors derrière la Dyle par Bousval et Mont-Saint-Guibert, afin de se mettre en ligne avec les forces anglaises qui se réuniraient à Genappe, sentit qu'il fallait réparer promptement ce qu'il y avait eu de malheureux dans la défaite partielle de son armée, et ne pouvant plus espérer de gagner directement Bousval, il résolut de se rallier au corps intact de Bulow, qui devait être arrivé dans la nuit à Gembloux, et de marcher par Wavre à la rencontre des Anglais. En conséquence, Thielmann reçut l'ordre de se diriger sur Gembloux pour se rallier à Bulow ; les corps de Ziethen et de Pirch se replièrent par Mont-Saint-Guibert sur Bierge et Aisemont. Le maréchal prussien dépêcha, le 17, son chef d'état-major au duc de Wellington, pour concerter les moyens d'assurer la jonction tant désirée, soit en avant, soit en arrière de la forêt de Soignes.

La victoire que les Français venaient de remporter à Ligny était glorieuse, car ils avaient combattu avec 60,000 hommes contre 90,000. Ils devaient cependant en partie ce succès à deux incidents que l'empereur ne connut pas : le premier, c'est que la présence de la cavalerie de Grouchy à sa droite, vers Boignée, avait paralysé les 25,000 hommes de Thielmann, laissés vers Tongrinne et Mont-Potriau, sans doute dans la crainte qu'il ne s'emparât de la route de Namur, ce qui eût coupé le corps de Bulow de l'armée, et celle-ci de sa ligne naturelle d'opération. Le second incident fut, comme je l'ai déjà dit,

que le mouvement de la garde, exécuté de Saint-Amand vers Ligny au moment où Blücher avait engagé jusqu'à quarante bataillons à Saint-Amand, fit supposer à ce général que Napoléon, rebuté de n'avoir pu forcer aucun des points de sa position, commençait à battre en retraite : dans cette idée, le maréchal prussien résolut de s'avancer en personne, avec ce qui lui restait de réserves, pour percer entre Saint-Amand et Wagnelée, à l'instant même où les réserves impériales se jetaient sur Ligny ; en sorte que son centre se trouva dégarni de tout soutien, au moment où l'orage allait fondre sur lui. Il résulta de là un chassé-croisé qui porta le gros des forces prussiennes sur Saint-Amand, au moment décisif où l'empereur portait les siennes sur Ligny, ce qui assura la victoire à ce dernier.

L'armée française venait de remporter un avantage qui, en toutes autres circonstances, eût été signalé ; l'ennemi avait eu, dans les deux journées, de 18,000 à 20,000 tués, blessés, ou prisonniers ; on lui avait enlevé quarante pièces de canon ; malgré l'échec des Quatre-Bras, l'armée, pleine d'enthousiasme et de confiance, eût pu voler à de nouvelles victoires. Il s'agissait donc de profiter de ces succès et de poursuivre vivement l'ennemi. Napoléon avait ignoré que Durutte eût passé la nuit sur le flanc de leur ligne de retraite, et que ses avant-postes eussent entendu fort distinctement le tapage qu'une telle retraite imprévue occasionnait par la marche d'un immense matériel et la confusion des colonnes ; sans cela, il est présumable qu'il eût pris les mesures pour les serrer de plus près. Du reste, si les ténèbres contribuèrent à ar-

réter la poursuite dans la soirée même, elles durent aussi contribuer à augmenter le désordre dans la retraite de l'aile droite ennemie, et si l'on avait agi, en cette occasion, comme les Prussiens le firent deux jours plus tard à Waterloo, on est fondé à croire que les trophées eussent été plus grands, et que l'on eût évité les fautes commises dans les deux journées suivantes (1). Napoléon leur avait donné bien des leçons dans sa vie ; mais ils lui ont appris aussi qu'une poursuite de nuit, malgré ses inconvénients, peut avoir de grands avantages.

Journée du 17 juin.

Le 17 au matin, Napoléon attendait avec une égale anxiété des rapports détaillés sur ce que Ney avait fait aux Quatre-Bras, et des nouvelles de Paris, où la disposition hostile des chambres ne lui causait pas moins de soucis que l'ardeur révolutionnaire des sociétés fédérées. En attendant la connaissance exacte de ce qui se passait du côté des Anglais, il ordonna à la cavalerie de Pajol de suivre les Prussiens sur la chaussée de Namur, qui était leur ligne d'opérations naturelle, en même temps qu'Excelmans éclairerait la route de Gembloux. La relation de Sainte-Hélène ajoute que le général Monthion fut chargé de la poursuite sur la gauche, c'est-à-dire dans la direction de

(1) Les troupes prussiennes, qui tenaient Bry à leur droite et Sombreffe à leur gauche, étaient en bon ordre, et suffisaient pour arrêter toute poursuite trop audacieuse ; cependant il eût été sage de tenter un peu l'attaque à l'entrée de la nuit : on n'avait aucun risque à courir.

Tilly et Mont-Saint-Guibert. L'Empereur donna ensuite ses soins à l'administration, fit la revue des troupes et du champ de bataille, pour distribuer des secours à la multitude de blessés des deux partis dont il était jonché, et qui en avaient d'autant plus besoin, que les ambulances n'avaient pu suivre les armées dans les marches forcées qu'elles avaient faites.

Pour ceux qui se rappellent l'étonnante activité qui présida aux événements de Ratisbonne en 1809, de Dresde en 1813, de Champ-Aubert et de Montmirail en 1814, ce nouveau temps perdu sera toujours une chose inexplicable de la part de Napoléon. Après un succès comme celui qu'il venait de remporter, il semble qu'il aurait dû, dès six heures du matin, se mettre aux troupes des Prussiens, ou bien tomber de toutes ses forces sur Wellington, dont la réserve de cavalerie, l'artillerie et partie de l'infanterie n'étaient arrivées que dans la nuit harassées de fatigue. La nécessité de ne pas laisser la ligne de retraite de Charleroi à la merci du général anglais faisait une loi de se porter de préférence contre lui.

On ne saurait supposer que l'empereur ignorât entièrement l'échec essuyé par Ney aux Quatre-Bras; car si le maréchal n'avait pas eu le temps d'en faire le rapport détaillé, il n'avait sûrement pas oublié son devoir jusqu'à laisser ignorer le fait en lui-même. C'était d'ailleurs une raison de plus pour y marcher sans délais. Au demeurant, on savait bien que Ney n'avait pu remporter un grand succès, ni éprouver un grand revers, à cause de l'état de dispersion où se trouvait l'armée anglo-néerlandaise, et du double

mouvement du corps d'Erlon. Laisser la matinée du 17 à Wellington pour se reconnaître, était donc une faute plus réelle peut-être, que de laisser celle du 16 à Blücher comme on l'avait fait. Nous dirons plus tard quel en fut le résultat. Sans doute l'Empereur eut de puissants motifs pour se résigner à un pareil délai, qui ne pouvait être que funeste ; mais ces motifs ne sont jamais venus jusqu'à moi.

Ordre donné à Grouchy pour poursuivre les Prussiens.

Napoléon ayant enfin reçu, par son aide de camp Flahaut, les détails du malheureux combat des Quatre-Bras, en même temps que Pajol annonçait la prise de quelques canons prussiens à Mazy, sur la route de Namur, il résolut, vers onze heures seulement, de se porter, avec sa réserve et Ney, contre les Anglais, tandis que Grouchy, avec ses sept divisions d'infanterie et ses deux corps de cavalerie, poursuivrait vivement les Prussiens. Ici se présente une des circonstances les plus graves de cette campagne, et qu'il est de mon devoir d'exposer avec toute la franchise et l'impartialité qu'un historien consciencieux doit professer.

La relation de Sainte-Hélène affirme que Grouchy, en recevant verbalement l'ordre de suivre les Prussiens, *sans les perdre de vue*, reçut aussi celui de *se tenir constamment entre leur armée et la route de Bruxelles, qu'allait prendre Napoléon*, c'est-à-dire, de manière à ce que les deux masses françaises formassent entre elles deux lignes intérieures ou centrales qui pourraient s'entre-secourir,

tout en séparant et divisant les deux armées ennemies. Le maréchal Grouchy, dans une brochure justificative, déclare « qu'il ne lui fut rien dit de semblable; qu'il reçut, au contraire, sans autre commentaire, l'ordre de diriger sa poursuite sur Namur et la Meuse; enfin, que s'étant permis de témoigner le désir de ne pas s'éloigner autant du gros de l'armée, Napoléon lui demanda avec humeur s'il prétendait lui donner des leçons. » Le maréchal cite le général Baudrand comme un témoin prêt à attester ces faits.

Il serait fort difficile de prononcer entre des assertions aussi contradictoires; tout ce que je puis ajouter, c'est que le major général Soult, écrivant le 17 au matin, au maréchal Ney, au nom de l'Empereur, l'informait que Grouchy allait poursuivre les Prussiens sur Namur et la Meuse. Cependant, un peu plus tard, le général Bertrand expédia l'ordre positif de marcher sur Gembloux. Grouchy se disculpe également en reprochant à l'Empereur les longues heures employées à la revue du champ de bataille, et pendant lesquelles on perdit les traces de l'armée de Blücher, qu'on ne retrouva que partiellement. Il observe encore que l'Empereur s'étant réservé le droit de disposer lui-même des troupes partout où il se trouvait, le maréchal n'avait pu, de son chef, prescrire aucune disposition pour cette poursuite, et qu'il réclama, à plusieurs reprises, des ordres qu'on ne lui donnait pas (1).

Après avoir exposé les faits allégués par les deux

(1) Il paraît constant que les ordres donnés le 17 au matin aux

partis, sans prétendre les juger, il est de mon devoir d'observer que l'ordre mentionné dans la relation de Sainte-Hélène était tellement conforme au système des lignes intérieures auquel Napoléon avait dû le plus grand nombre de ses victoires, qu'on ne saurait révoquer en doute qu'il l'ait effectivement donné : mais il faut avouer aussi qu'il eût mieux fait, dans tous les cas possibles, d'assigner positivement à Grouchy la direction intermédiaire entre Liège et Bruxelles, qu'il désirait que son aile droite suivit. Il était évident que Blücher n'avait que trois partis à prendre, savoir : de se replier sur Liège, de gagner Maestricht, ou de chercher enfin à se joindre à Wellington pour reprendre l'offensive et se venger de l'affront essuyé à Ligny. Le dernier était certes le plus habile, le plus hardi et le plus conforme au caractère du général prussien ; mais, pour l'exécuter, il fallait renoncer en quelque sorte à sa ligne de retraite sur le Rhin : outre cela, comme Blücher avait pris le chemin de Wavre, il ne pouvait guère effectuer cette jonction que derrière la forêt de Soignes ; car, pour marcher devant cette forêt, il fallait la longer dans toute son étendue, en prêtant le flanc aux Français. Napoléon devait croire que l'ennemi n'oserait point exécuter un mouvement aussi hasarde en présence de Grouchy qui le talonnait ; il devait donc supposer que si Blücher ne cherchait pas à ga-

différents corps de cavalerie pour la poursuite, furent adressés directement par l'Empereur à Pajol, à Excelmans et à Monthion. Ce dernier était aide-major général, et fit ses rapports directement à l'Empereur ; il avait fait éclairer la direction de Tilly et Mont-Saint-Guibert.

gner Maëstricht ou Liège, il marcherait de Wavre sur Bruxelles, mouvement qui forcerait Wellington à se replier aussi sur cette capitale, ou à combattre seul vers Waterloo.

Dans toutes ces hypothèses, il était convenable de diriger Grouchy sur Mont-Saint-Guibert et Moustier dès le 17 au matin; car la vallée de la Dyle étant la ligne la plus favorable pour couvrir le flanc droit de Napoléon, Grouchy aurait pu passer cette rivière à Moustier; de là il eût été facile de l'attirer à Waterloo pour prendre part à la bataille, ou de le faire marcher à Wavre par la rive gauche, en se flanquant, du côté de Saint-Lambert, par les dragons d'Exelmans et une division d'infanterie. Par ce moyen, l'Empereur eût été certain de pouvoir attirer toute son aile droite à lui, si Wellington acceptait la bataille le 18 devant la forêt de Soignes, et il aurait pu compter aussi que toute coopération des Prussiens eût été impossible.

Napoléon marche aux Anglais.

Quoi qu'il en soit, les deux fractions de l'armée impériale devaient s'ébranler en même temps pour marcher à leurs destinations respectives. La réserve, conduite par Napoléon, partit cependant la première pour rejoindre Ney et l'aile gauche aux Quatre-Bras, afin d'attaquer les Anglais, s'ils voulaient tenir: son avant-garde était partie dès dix heures; la garde suivit à onze heures. L'aile droite s'ébranla plus tard; Vandamme, qui en formait la tête, se porta d'abord au Point-du-Jour (auberge située à l'embran-

chement des routes de Gembloux et de Namur); le corps de Gérard ne partit de Sombreffe qu'après trois heures. Le maréchal Grouchy ayant reçu l'ordre de se porter sur Gembloux, dont nous avons parlé plus haut, et l'avis que le général Excelmans se trouvait en présence des Prussiens aux environs de cette ville, y courut de sa personne, en dirigeant Vandamme et Gérard sur le même point. Pajol seul patrouilla avec ses hussards et la division Teste sur la direction de Mazy et Temploux. Nous allons les laisser là, afin de suivre les opérations de l'armée impériale.

Retraite de l'armée anglaise.

Napoléon, arrivé vers Genappe, y trouva l'arrière-garde anglaise. Le temps était affreux, les cataractes du ciel semblaient ouvertes, et cependant les troupes n'en montraient pas moins une ardeur extrême à suivre l'ennemi. Le duc de Wellington n'avait appris que le 17, à huit heures du matin, et par hasard, la défaite de Blücher (l'officier qui en portait la nouvelle, s'étant égaré dans l'obscurité, avait été tué). On peut juger quel eût été son embarras si Napoléon eût marché au point du jour contre lui. Le général anglais se hâta de mettre en retraite ses *impedimenta*, pendant que sa cavalerie exténuée prenait quelque repos. A dix heures, ses colonnes étaient en marche sur la chaussée de Bruxelles, protégées par toute la cavalerie, réunie sous les ordres de lord Uxbridge, qui prit position à Genappe, derrière la Dyle, pour donner à l'armée le temps de gagner du terrain. Cet officier général déploya dans cette occasion

le même aplomb dont il avait déjà fait preuve en Espagne (1), en chargeant avec les gardes anglaises les téméraires qui voulurent passer le défilé en sa présence. Les Français le suivirent pas à pas jusqu'à la Maison du roi, à la hauteur de Plancenoit, où l'armée arriva à la nuit tombante.

L'ennemi montrait l'intention de se maintenir en avant de la forêt de Soignes. On crut d'abord que ce n'était qu'une forte arrière-garde pour couvrir la marche des colonnes à travers la forêt; on s'aperçut bientôt que l'armée entière se trouvait là; mais comme il était trop tard pour engager une affaire, les différents corps bivaguèrent près de Planche-nois. La pluie continua à tomber par torrents jusqu'au lendemain.

A trois heures du matin, l'Empereur fit la tournée des postes, et s'assura que l'armée n'avait pas bougé; Wellington était donc décidé à accepter la bataille; il en fut ravi, regardant comme un véritable coup de fortune pour lui que les deux armées ennemies se présentassent ainsi isolément dans la lice, chacune à son tour.

Ordre donné d'occuper Saint-Lambert.

Cependant, pour profiter avec sécurité de cette heureuse chance, il importait de s'assurer qu'aucune jonction des deux armées ne pourrait désormais

(1) Lord Uxbridge est le même personnage qui s'était illustré en Espagne sous le nom de sir Arthur Paget, et qui porte aujourd'hui le titre de marquis d'Anglesey. Il s'était distingué à Benavente et dans plusieurs autres rencontres.

avoir lieu. A cet effet, on affirme que Napoléon avait expédié à l'entrée de la nuit un courrier à Grouchy, avec ordre de faire occuper en toute hâte le défilé de Saint-Lambert, afin que, s'il ne prenait pas une part active à la fête en tombant sur la gauche des Anglais, il pût du moins couvrir le flanc droit et leur donner des inquiétudes. Cet ordre, dont l'existence a été contestée, fut adressé à Wavre, dans la conviction que le maréchal aurait atteint cette ville dans la journée du 17, puisqu'il n'avait que sept à huit lieues à faire depuis Sombreffe (1). Au milieu de la nuit, l'Empereur reçut le rapport de ce maréchal, annonçant qu'arrivé à Gembloux à cinq heures du soir, il y passerait la nuit, bien qu'il n'eût fait que deux lieues; dès lors il était clair qu'il ne recevrait pas l'ordre adressé

(1) Quelques personnes ont été étonnées de ce que Napoléon supposa Grouchy déjà arrivé à Wavre le 17, puisqu'ils ne s'étaient séparés que vers midi, et qu'il fallait bien deux heures aux troupes, qui n'y étaient point préparées, pour se mettre en marche. Il y a du pour et du contre dans ces dires. Napoléon, parti de Ligny, poussa jusqu'à la Belle-Alliance : or Grouchy, n'ayant qu'une lieue de plus à faire pour gagner Wavre, aurait bien pu y arriver à la rigueur. Ce qui serait étonnant, c'est que l'on eût supposé Grouchy à Wavre, si on l'avait d'abord dirigé sur Namur, comme la correspondance du major général le ferait croire; puis ensuite sur Gembloux, comme la lettre du général Bertrand le prouve. Quoi qu'il en soit, l'ordre cité ne se trouve point sur les registres de l'état-major; et du reste, il n'arriva pas à sa destination, l'officier ayant dû tomber de nuit au milieu des postes prussiens, qui le tuèrent... Quant à la confirmation de cet ordre, on n'en trouve aucune trace, à moins qu'il ne s'agisse d'une lettre du major général, écrite à dix heures du matin au Gros-Caillou, et que Grouchy reçut à quatre heures du soir devant Wavre.

à Wavre. S'il faut en croire la même relation, on lui en fit expédier la confirmation sur la route de Gembloux, espérant qu'il la recevrait à temps.

Intérêt réel d'attaquer les Anglais.

L'armée française était harassée par les pluies, les mauvais chemins et les marches forcées. Napoléon aurait pu trouver quelque intérêt à lui donner du repos, et à déloger ensuite Wellington par des manœuvres ; mais 500,000 ennemis allaient envahir la Lorraine et rappeler le chef de l'État avec ses principales forces sur la Moselle ; d'un autre côté, Blücher allait bientôt se rallier, se renforcer, et tout exigeait ainsi d'en finir le plus tôt possible avec les Anglais.

L'Empereur avait reconnu leur position ; ils occupaient, en avant de Mont-Saint-Jean, un beau plateau, dont le talus en glacis était favorable au feu, et d'où ils découvraient tous les mouvements des Français. La droite s'étendait jusque derrière Braine-l'Alleud, et un corps néerlandais de 15,000 hommes était encore détaché jusqu'à Hal pour couvrir la chaussée de Mons à Bruxelles. La position en elle-même avait de grands avantages défensifs, car les villages de Braine et de Merbes, le château d'Hougoumont, la Haie-Sainte, la Haie et Frichermont, formaient comme des bastions avancés qui empêchaient d'aborder la ligne : mais elle se trouvait adossée à la vaste forêt de Soignes ; or, Napoléon pensait que si c'est un avantage pour une arrière-garde d'être ainsi postée, attendu que le défilé pro-

tége sa retraite, il n'en est pas de même pour une grande armée, avec son immense matériel et sa nombreuse cavalerie, n'ayant pour issue qu'une chaussée étroite et deux traverses encombrées de parcs, de blessés, etc., etc. (1); il croyait donc toutes les chances pour lui.

Dispositions pour attaquer les Anglais.

L'opportunité de livrer bataille étant bien reconnue, restait à savoir quel système serait le plus convenable pour attaquer les Anglais. Manœuvrer par la gauche pour déborder leur droite était difficile et ne menait à rien de décisif; ce n'était pas une bonne direction stratégique, puisque cela éloignait entièrement du centre d'opération, qui se rattachait naturellement par la droite à Grouchy et au chemin de Lorraine : outre cela, l'aile droite ennemie était protégée par la ferme d'*Hougoumont* et par les deux grands bourgs de Braine-l'Alleud et de Merbe-Braine.

Attaquer avec la droite pour écraser la gauche des Anglais était bien préférable, puisque cela maintiendrait en relation directe ou en ligne intérieure avec Grouchy, et empêcherait la jonction des deux armées ennemies; mais pour gagner en masse cette extrême gauche, il aurait fallu s'étendre au delà de Frichermont, laisser à découvert la ligne de retraite,

(1) Ceci est une des plus graves questions de la grande tactique des batailles. Le général Jomini l'a discutée dans son dernier *Précis de l'Art de la Guerre*, et penche pour l'opinion de Wellington contre celle de Napoléon.

et se jeter dans le pays fourré de Saint-Lambert, où une défaite eût été sans remède.

Il restait à Napoléon un parti moyen à prendre, celui de renouveler la manœuvre de Wagram et de la Moscowa (Borodino), c'est-à-dire d'assaillir la gauche en même temps qu'il enfoncerait le centre. C'est un des meilleurs systèmes de bataille que l'on puisse adopter, et il lui avait souvent réussi. Forcer uniquement le centre est difficile et dangereux, à moins que le centre ne se trouve un point faible et dégarni, comme à Austerlitz, à Rivoli, à Montenotte; or, on ne trouve pas toujours des ennemis assez complaisants pour vous procurer un tel avantage, et il serait absurde de l'espérer contre une armée qui suit un bon système, ou plutôt qui connaît les principes de la guerre. Mais faire effort sur une aile, la déborder et fondre en même temps avec une masse sur le point où cette aile se rattache au centre, c'est une opération toujours avantageuse quand elle est bien exécutée.

Napoléon résolut donc de la tenter. Toutefois, au lieu de réunir le gros de ses masses contre la gauche, comme à Borodino, il les dirigea sur le centre; l'extrême gauche ne dut être assaillie que par la division formant la droite du corps d'Erlon, qui attaquerait Papelotte et la Haie; Ney dut conduire les trois autres divisions à droite de la Haie-Sainte (1); le corps de Reille appuierait ce mouvement à gauche de la chaussée de Mont-Saint-Jean; les divisions Bachelu

(1) Il importe de ne pas confondre la Haie-Sainte qui se trouvait au centre, avec la Haie qui se trouvait à l'aile gauche des alliés.

et Foy entre cette chaussée et la ferme d'Hougoumont ; celle de Jérôme, conduite de fait par Guilleminot, attaquerait cette ferme, point saillant de la ligne ennemie, dont Wellington avait fait créneler le château et le parc, et où il avait placé les gardes anglaises. Le comte de Lobau, avec le 6^e corps et une masse de cavalerie, suivrait en troisième et quatrième ligne au centre, à droite et à gauche de la chaussée, pour appuyer l'effort de Ney sur la Haie-Sainte : enfin, vingt-quatre bataillons de gardes et les cuirassiers du duc de Valmy seconderaient au besoin ce choc décisif en cinquième et sixième ligne.

Tel fut le plan que plusieurs incidents vinrent déranger, et que Napoléon peut livrer sans crainte à l'examen des maîtres de l'art. Il ne pouvait rien faire de mieux, si ce n'est de porter ses réserves un peu plus près de sa droite, pour donner plus de vigueur à l'effort entre Papelotte et la chaussée de Charleroi.

Il eût beaucoup importé à la réussite de ce projet de pouvoir brusquer l'attaque dès le matin ; mais des torrents de pluie étaient tombés toute la nuit ; le temps commençait à se remettre ; il fallait quelques heures pour donner un peu de consistance aux terres détrempées : elles furent employées à former l'armée dans sa position (1).

(1) Nous ne pouvons partager cette opinion, qui a été émise par Napoléon dans le livre IX, venu de Sainte-Hélène ; lors même qu'un beau soleil eût succédé à la pluie, quatre heures n'auraient pas suffi pour sécher un terrain comme celui-là : d'ailleurs ce soleil ne parut pas ; un temps brumeux succéda à l'orage : rien n'eût donc empêché de donner le coup de collier dès neuf